

Dissertation de Culture Générale
Conception emlyon BS/HEC Paris
Session 2025

Le sujet : SAUVER LES IMAGES

Cette année, les écoles conceptrices ont souhaité présenter un sujet qui offre à la fois la possibilité d'une interprétation large – car la diversité des images est signalée dans le sujet – et aussi à une dimension culturelle forte, puisque la condamnation des images a profondément structuré nos traditions, qu'elles soient religieuses, littéraires ou philosophiques. L'injonction de « sauver les images » était donc de nature à amener les candidats à interroger, voire à critiquer ces traditions, tout en s'en servant pour montrer la richesse en même temps que l'ambiguïté de nos rapports aux images. L'invasion des images qui est le lot de notre époque a pu certes servir les candidats, mais faute d'une analyse assez fine de la nature de l'image, de la diversité des images, et des raisons pour lesquelles elles doivent être sauvées, ces derniers ont souvent perdu le sens du sujet dans une posture simplement illustrative. Comme chaque année, nous vous proposons d'analyser le contenu des copies en hiérarchisant les prestations.

I. Les copies les plus faibles

On aimerait que, reprenant le même intitulé de cette partie du rapport de jury, année après année, le contenu du propos changeât avec le secret espoir que les copies les plus faibles le fussent moins que celles de la précédente session.

Espoir trompé à nouveau cette année, qui nous oblige à souligner encore et toujours les mêmes erreurs et travers que nous allons tenter de présenter autrement : l'image appelle quelque divertissement.

Ces copies les plus faibles ne parviennent pas à éviter quatre écueils avec un degré de gravité qui dépendra de leur capacité à n'échouer que sur un ou à en conjuguer deux ou trois ou parfois même les quatre, nous interdisant dès lors de les sauver.

• **L'écueil de l'expression**

Il est le plus évident et immédiat qui, bien souvent, dès les premières lignes, est un repoussoir pour le lecteur : lisibilité, orthographe, syntaxe, précision et même correction du vocabulaire...tout est malmené jusqu'à en devenir inquiétant. L'an dernier déjà, pour l'exercice d'analyse et synthèse de textes, le rapporteur de l'épreuve notait un effondrement de l'expression. Force est de constater que la voie était tracée et qu'elle se poursuit dans la dissertation à un rythme qui touche y compris les meilleures copies. Inutile de donner des exemples qui ne prêtent même plus à sourire tant ils deviennent légion écorchant jusqu'aux noms des auteurs et des titres convoqués qui sont pourtant de la seule responsabilité des candidats dont on peut légitimement penser qu'ils les ont écrits et réécrits au cours de leurs entraînements durant ces mois de préparation. Le nombre des fautes d'orthographe, de syntaxe, de ponctuation dans un très grand nombre de copies nous obligera donc, l'an prochain, à rétablir des pénalités, dont le barème sera fourni au cours de l'année aux professeurs de classes préparatoires.

Ajoutons qu'au-delà de la maîtrise de la langue, il est attendu celle des codes qui ne sont pas toujours bien respectés : quid des alinéas en début de paragraphe ? Quid des titres d'œuvres soulignés ? Sans compter le fait que certains s'obstinent à toujours indiquer à leur lecteur les étapes chiffrées de leur raisonnement à grand renfort de I, II, III, 1), 2), 3) alors même que les précédents rapports de jury, qui font loi, stipulent que cette pratique est proscrite et qu'elle entraînera des sanctions. Là encore, faute d'être entendue, cette consigne fera l'année prochaine l'objet de pénalités dont le barème sera communiqué aux professeurs des classes préparatoires.

- **L'écueil de la logique**

Deux aspects de la logique sont ici malmenés qui souvent se conjuguent. Bon nombre de copies en effet ne procèdent pas par progression logique mais par juxtaposition. Cela se traduit formellement par de faux connecteurs logiques (erronés, confondant cause et conséquence, notamment, ou encore des « d'abord », « ensuite », « enfin » et leurs cousins), quand il y en a. Pour ce qui est du propos à proprement parler, il se réduit au mieux à un catalogue de connaissances, au pire à une juxtaposition de propositions qui n'ont pas grand-chose à voir les unes avec les autres, donnant ainsi lieu à des plans du genre : *I-* l'image doit être secourue parce qu'elle est le reflet de notre manière d'être *II-* Il faut sauver les images vraies *III-* Il faut redéfinir l'image pour pouvoir faire un choix, ou encore *I-* on jouirait plus des images que ce que la réalité nous offre *II-* or les images peuvent-elles vraiment nous quitter ? *III-* Faut-il alors les sauver ?

Mais le plus souvent, le plan faussement dialectique propose *I-* de sauver les images *II-* mais en fait non *III-* mais en fait si, mais pas toutes, ou encore *I-* de sauver les essentielles *II-* donc pas toutes *III-* mais comment faire ?

- **L'écueil du traitement du sujet**

Intimement lié au précédent point, cet écueil fait qu'il n'est pas rare de trouver des copies qui refusent tout bonnement l'obstacle qui consiste à se laisser surprendre par le sujet, à s'en étonner, à le questionner. À défaut de cette démarche nécessaire et incontournable, les mauvaises copies ont recours très rapidement, une fois que le verbe « sauver » a été évacué dans sa polysémie (certes, sauver peut rimer avec sauvegarder, conserver, préserver mais aussi libérer, délivrer, sens souvent ignoré qui appelle d'autres facettes de l'image que la seule représentation objectuelle) et sa forme infinitive (l'infinitif a certes une valeur gnomique, mais il peut aussi revêtir une valeur jussive), à des choses apprises sur l'image, toujours les mêmes, qui interrogent le rapport de l'image à la réalité et son caractère trompeur. Ainsi, bien souvent, le sujet se trouve-t-il contraint par la force à ne devenir qu'un prétexte à réciter des choses que l'on sait plus ou moins correctement. Certaines copies vont même jusqu'à dénigrer le sujet en lui préférant « la vraie question », qui permet au candidat de développer le sujet qu'il a envie de traiter...

- **L'écueil de la connaissance des références**

Alors même que le thème de cette année autorisait le recours à un grand nombre de références – y compris les plus classiques-, force est de constater que ce sont trop souvent les mêmes œuvres qui reviennent. En soi, cela n'est pas un problème, sauf que ces œuvres, dont on ne peut douter qu'elles aient été travaillées, se réduisent souvent à de simples allusions quand il ne s'agit pas tout bonnement de caricatures : selon Platon dans *La République*, selon Aristote dans *La Poétique*, selon Didi-Huberman, chez Baudelaire, chez Rimbaud, chez Proust, etc. Il est peut-être bon de signaler que la capacité à restituer, en l'ayant appris au mot près, un passage fécond des textes de la tradition peut constituer un puissant moyen de réflexion. En la matière, il ne faut pas craindre d'apprendre. À l'inverse, et faute d'une culture générale authentique, point d'analyse précise d'un passage, d'un extrait par rapport à l'argument qui a été avancé. D'un argument à l'autre, on trouve assez facilement la même formulation au sujet de la même œuvre, quand il y en a, car on peut traverser des paragraphes comme on traverserait des déserts, sans véritablement croiser qui que ce soit.

II. Les copies supérieures à 10

- Les copies entre 10 et 13

On ne pouvait commencer de mettre la moyenne que dès lors que les copies qui étaient en mesure de définir un tant soit peu les images. De nombreux candidats en restent, de ce point de vue, à une simple posture illustrative, parlant de l'image et des différentes images sans jamais les définir. Dans le meilleur des cas, les images sont confondues avec quelque chose de plus vaste qu'elles, comme les représentations. Si les images ont une spécificité, c'est d'être des images de quelque chose d'autre qu'elles – exemple, les masques- mais sous une forme intuitive ou sensible. Toutes les représentations, au sens du produit de la pensée, ne sont pas des images, mais celles-là seules qui conservent cette dimension sensible qui en appelle au regard. Ainsi une copie définit l'image comme « toute représentation physique ou mentale d'une réalité concrète ou abstraite ». Cette définition est évidemment trop large et ne prend pas en compte la dimension sensible de l'image et la singularité de l'intuition qu'elle suppose.

Inversement, on ne peut pas non plus valoriser à la moyenne les copies qui confondent le fait, pour les images, d'être sauvées avec celui d'être « sauvegardées », « restaurées », ou « sauvées d'une disparition possible », toutes ces interprétations du sujet confondant les images avec leur support matériel ou avec leur existence objective dans l'histoire ou dans la matière. De nombreuses copies ne posent les images que comme des objets. En réalité, ces dernières engagent plutôt la question du rapport du sujet au monde, notamment dans l'incarnation d'une vision. Ainsi une copie correcte écrit-elle, assez justement, quoique maladroitement : « Accuser l'image, un objet sans volonté ni conscience, serait se tromper d'ennemi. Ce sont les créateurs et les spectateurs qui sont les fautifs ». Dans cette fourchette de notation, nous avons donc placé les copies qui comprennent enfin les images comme des représentations sensibles, c'est-à-dire comme le produit d'une vision, ce qui suppose un regard et une interprétation, puisqu'elles relèvent de la conscience et non pas de l'ordre des choses. Car si on peut « sauvegarder » les images comme on restaure un tableau - exemple très souvent repris dans les copies indigentes-, il est plus rare que les candidats voient que les images ne sont pas leurs supports, mais le regard que l'on porte sur elles, voire à travers elles, comme c'est le cas des symboles.

Ces copies comprennent aussi le « sauver les images » dans son sens « eschatologique » ou « philosophique », par opposition avec une *damnation* des images – très présentes dans certaines religions – ou une *condamnation* des images – très centrale dans la démarche platonicienne – notamment dans *La république* VII et X. Si les images ont pu faire l'objet d'une condamnation, c'est en vertu de leur caractère d'imitation trompeuse. Dans ce type de copies, quand cette dimension est évoquée, elle est souvent rapportée au problème de l'imitation, mais rarement de manière approfondie. Car si les images sont et ne sont que des imitations, elles sont des réalités secondaires, ontologiquement déchéantes, et destinées à faire confondre l'être de la chose avec son apparence sensible. Ces copies restent platement réductrices : elles voient que les images sont trompeuses parce qu'elles ne sont pas la chose ou l'idée qu'elles imitent, parce qu'elles nous éloignent du vrai, mais elles se contentent d'une compréhension caricaturale de la thèse de Platon. Ou bien elles passent rapidement sur l'évocation de *La république* X et la condamnation des images, mais n'en font pas un axe central de leur réflexion ; ou bien elles omettent de travailler la complexité, chez Platon lui-même, de la théorie de l'imitation. Car non seulement Platon n'oppose pas toujours le savoir et les images, mais il y a un certain régime de l'imitation qui est lié à la connaissance, que ce soit dans l'ordre de l'objet technique, ou à travers l'usage platonicien des mythes et des allégories.

- Les copies encore meilleures – qu'on a noté entre 14 et 16 – comprennent que, s'il faut sauver les images, c'est précisément en remettant en cause le caractère réducteur de la thèse imitative. Cette dernière considère en effet l'image comme la négation de quelque chose de plus existant, de l'être, des choses, ou des idées. Ces copies comprennent que les images ont quelque chose à voir avec l'être, et qu'elles ont un pouvoir propre, une dimension créatrice, une positivité à elles, qu'il faut cesser de les penser par rapport à ce qu'elles ne sont pas : qu'il faut sauver les images comme on a pu parler de « sauver les phénomènes ».

Il convient de revenir, à ce stade, sur l'usage très souvent fautif qui est fait de la thèse de Sartre dans *l'Imaginaire*. Si, en effet, Sartre insiste sur la pauvreté et la passivité des images par opposition à la perception, - dans une démarche globale qui vise précisément à émanciper les images de leur caractère d'imitation de la sensation, ou de simple produit de la mémoire- ce n'est pas pour condamner les images, mais au contraire pour les sauver, c'est-à-dire pour montrer tout le pouvoir de constitution de la conscience qu'elle recèle ; cet auteur montre même que l'image est la forme la plus pure et la plus manifeste du pouvoir de l'égo. De bonnes copies, plus précises sur la thèse de Sartre, saisissent qu'à travers l'image, c'est sans doute le pouvoir libérateur de la conscience qu'il faut sauver, parce que les images – sous leurs différentes formes – s'y donnent comme un pouvoir de néantisation du donné au bénéfice de la construction intuitive d'un monde. C'est le cas de la copie qui est ici citée :

« Que ce soit une image concrète comme une photographie ou une peinture, ou que ce soit une image individuelle de l'apparence, qui démontrent dans les deux cas une absence immédiate d'un objet, ou l'absence d'accès à l'individu et à son intériorité, les images sont des non-choses, des « présences-absences ». Mais cette non-chose présente effectivement des caractéristiques fortes dont on ne peut se passer. La sauvegarder devient alors nécessaire, mais dans quelle mesure ? »

On remarquera que la définition sartrienne de l'image comme d'un « intuitif absent », évoquée indirectement par l'extrait de cette copie, peut s'entendre à la fois au sens de la négation : « rendre présent ce qui est absent dans la perception », - l'image au sens de l'image mentale de la mémoire -, mais aussi au sens de l'affirmation « rendre absent ce qui est présent », - l'image au sens de l'imaginaire ou du symbole -.

Ainsi, les copies qui s'attachent à définir les images – au moins par leur pouvoir de déprésentification – ont souvent le mérite d'avoir constitué une bonne problématique, qui est celle d'un usage positif de ce pouvoir propre de négation, à l'instar de la puissance libératrice de l'imaginaire. Citons encore cette copie : « Les images mentent, elles ne sont qu'apparences, elles ne sont pas les choses elles-mêmes. Néanmoins, elles sont et demeurent, car l'image existe. Elles sont une non-chose, elles sont une absence. Ainsi la question de sauver les images revient à poser la question de la sauvegarde d'une absence. A quoi bon sauver quelque chose qui n'est pas ? Pourquoi sauver une « mimésis » ? ».

- Les copies qu'on peut noter entre 16 et 20, outre qu'elles ont compris la nécessité de sauver les images du modèle imitatif, - ou de montrer que le modèle imitatif n'est pas seulement reproductif, mais réellement créateur, entrent plus avant encore dans l'analyse des images, et de leur diversité.

Ces copies constatent que les images renvoient au domaine des affects plus que des concepts, et qu'elles ont un pouvoir de détermination plus immédiat – une image plus puissante qu'un discours-, un symbole plus puissant qu'une doctrine, une photographie plus historiquement déterminante que mille informations écrites – il faut noter de ce point de vue d'assez remarquables analyses de la photographie de la petite fille au Napalm du photographe Nick Ut -. Elles en viennent à se demander pourquoi les images sont si puissantes. Platon ne reconnaissait-il pas lui aussi indirectement le pouvoir des simulacres capables de faire oublier qu'ils n'étaient que des images - ? Cette « agentivité » des images est vue par certaines copies comme une force : le pouvoir de l'image n'est-il pas d'unir soudainement nos facultés, voire de dépasser l'opposition entre le sensible et l'intelligible – avec ici quelques belles allusions à la philosophie esthétique de Hegel -, ou de donner corps à nos idées et peut-être même d'unifier le réel d'une nouvelle manière, qui ne doit rien à la science mais à la synthèse propre de l'image, comme nous le montre toute l'activité de l'art. Ces copies voient le pouvoir d'unification spécifique de l'expérience humaine que contiennent les images, qui ne tient pas à la tromperie, mais à la puissance de la création humaine.

Certaines copies voient par exemple l'usage qui pouvait être fait de la philosophie de Merleau-Ponty, notamment dans *L'œil et l'esprit* : les images que sont les peintures révèlent notre être au monde en échappant à la séparation classique de la conscience et du corps, en montrant l'entrelacement entre le dehors et le dedans, et en « sauvant » le régime des corps et des affects du mépris et du non-sens auxquels la science ou la raison les cantonnent habituellement.

Une copie écrit : « Merleau-Ponty montre que l'image redonne chair au monde. La science interprète et donne une certaine vision du monde, mais cette vision est partielle. La science oublie que nous sommes des êtres incarnés. Nous vivons par nos sensations, nous avons besoin de vivre dans un monde de la vie. Il faut donc sauver les images en rappelant que les images sont du côté de la vie ».

De même, nous avons trouvé des copies qui font un usage assez pertinent de la thèse de Nietzsche dans *Vérité et Mensonge d'un point de vue extra-moral*, thèse qui explique que la vie a besoin d'apparence, d'image, du fait de notre inscription primitive dans le flot du sensible, et de nos instincts interprétatifs qui manifestent un besoin absolu de produire et de vivre dans l'image au sens de l'apparence, pour ne pas « mourir de la vérité ».

Ainsi les copies les meilleures sont celles qui, se servant de la culture générale pour identifier la tradition condamnant les images, et prenant ensuite le soin de caractériser les images et leur diversité (de l'ombre au symbole, de la peinture au cinéma, de l'uniforme à la cérémonie), ont su redonner aux images soit un pouvoir de connaissance propre (car les symboles et les œuvres d'art sont universels dans une certaine mesure, et la peinture, les arts graphiques, le cinéma et la photographie nous donnent à voir une forme de vérité qui ne peut être connue par aucun autre moyen), un pouvoir d'action propre (car les images sont hantées par le désir), soit un pouvoir immédiat de vérité (car les images sont le langage d'un corps devenu signifiant); ces copies ont dès lors fait leur place aux images dans l'être de l'étant et de l'être humain en particulier.

On peut donc inversement regretter le nombre très considérable de copies qui, illustrant le sujet plus ou moins efficacement, ne cherchent jamais à définir un peu précisément le régime des images.

Nous avons bien conscience que la dissertation, et tout particulièrement la dissertation de culture générale, est un exercice exigeant, mais il n'est en rien inaccessible à qui consent l'effort de se conformer à ses règles et éprouve le désir de s'essayer, loin de toute forme de procuration, à une pensée authentique, de répondre à l'injonction horacienne puis kantienne : *Sapere aude* !

III. Quelques recommandations en vue de la classification des copies.

Nous vous proposons, comme chaque année, de spécifier le sens de l'échelle des notes que nous adoptons. Loin de la recherche de tout barème, nous cherchons seulement à rendre plus explicite et transparente notre pratique de classement des copies.

Les pénalités pour déficit de lisibilité, de maîtrise de l'orthographe, de la syntaxe, de l'accentuation, de la ponctuation ou des règles formelles ne sont pas ici prises en compte mais peuvent aussi expliquer certaines notes.

- **Copies inférieures à 3** : copies dites résiduelles, qui se présentent sous forme de plan, ou très inachevées.

- **Copies de 3 à 5** : exercice non maîtrisé, contresens, absence de raisonnement au « profit » d'un catalogue d'exemples, quand il y en a, ou de vagues remarques, ou de simples citations sans enchaînement logique cohérent. Copies « patchwork » qui juxtaposent des § appris par cœur. Copies sans recours à des exemples, ou très allusivement. Copies inachevées.

- **Copies de 6 à 7** : un traitement du sujet est esquissé mais n'aboutit pas ou est oublié en chemin. Exemples imprécis, pas ou mal exploités au regard de la démonstration. Des bavardages et des stéréotypes.

- **Copies de 8 à 9** : le sujet est en partie traité mais certains défauts empêchent de mettre la moyenne : problématisation et analyses insuffisantes, exemples exploités de façon indifférenciée, sans réelle cohérence (phénomène de juxtaposition au détriment d'une véritable logique), fin souvent digressive.
- **Copies de 10 à 11** : le contrat méthodologique est rempli. Le sujet est traité, bien que parfois mécaniquement ; le devoir est construit, les exemples sont sans effet de répétition. Si les termes du sujet sont pensés, l'analyse reste encore trop scolaire, récréative, descriptive et illustrative dans ses arguments et ses références.
- **Copies de 12 à 13** : Une réflexion qui montre une compréhension correcte des enjeux du sujet. L'analyse peut encore se révéler inégale suivant les paragraphes ou les parties argumentatives. Des maladresses dans la logique et le dialogue orchestré entre les références.
- **Copies de 14 à 15** : une compréhension fine et nuancée du sujet. Une construction dialectique manifeste. Des exemples pertinents et correctement exploités. Des références variées mais parfois exploitées encore maladroitement.
- **Copies de 16 à 17** : copies de très belle qualité, sachant faire dialoguer les références, s'installer dans une pensée maîtrisée et progressive, proposant des interprétations et des pistes efficaces et éclairantes, preuves d'un travail construit tout au long de l'année et d'une solide culture devenue personnelle. Les références sont judicieuses et précises.
- **Copies supérieures à 17** : copies de grande qualité, maniant avec intelligence et même élégance l'exercice dissertatif au service d'une pensée précise, fine, originale, en un mot, authentique.

7195 copies ont été corrigées avec une moyenne de 10,07, un écart type de 3,46 et des notes de 0 à 20.